

L'avenir du livre: morts et transfigurations

Pascal Durand et Yves Winkin

Ecrivains, éditeurs, libraires, critiques, médiateurs, professeurs, intellectuels, simples lecteurs: tout le monde (ou presque) s'interroge sur l'avenir du livre. Les réponses sont prêtes, en nombre limité, dans le répertoire des scénarios possibles. L'opinion la plus courante veut que le livre n'ait qu'à bien se tenir: il a son avenir derrière lui, Marconi a déjà congédié Gutenberg. Quelques-uns comptent cependant sur sa capacité de résistance aux nouvelles configurations technologiques. D'autres encore, en nombre croissant, parient sur sa capacité d'adaptation. D'un côté, donc, un livre-citadelle assiégée (en passe de tomber); de l'autre, un livre-mutant; entre eux, un livre «permanent», seul point de stabilité dans une culture désorbitée. Nous ne discuterons pas d'emblée de la pertinence de ces projections, mais plutôt du principe de légitimité qui les fonde et qui les oriente (même à leur insu). Et cela parce que la question de l'avenir du livre est généralement posée comme allant de soi, sans s'aviser qu'elle engage d'autres questions, toujours laissées ouvertes: pourquoi le livre ne cesse-t-il d'appeler la question de son avenir? quels enjeux cette question rencontre-t-elle et en quoi ces enjeux informent-ils les réponses elles-mêmes? Bref, avant de tenter d'y répondre, il faut d'abord interroger la question elle-même.

Toute prévision risque en effet de tourner à la prédiction, voire à la prédication, si elle ne prend pas soin de cerner auparavant les mobiles et les valeurs qui la commandent. Risque particulièrement vif s'agissant du livre, qui n'est pas un objet quelconque mais un produit de culture, aussi propice aux investissements affectifs qu'aux travestissements d'intérêts (économiques et symboliques). Chaque projection le concernant suppose une représentation du livre et s'effectue par l'entremise d'un agent lui-même impliqué, de près ou de loin, dans la perspective qu'il trace. Pour le dire autrement, il nous semble que la question de l'avenir du livre et, par conséquent, les réponses qu'on y apporte sont d'avance médiées à la fois par la définition culturelle de l'objet interrogé et par la position sociale du sujet interrogeant. C'est pourquoi, avant de la rencontrer de front sur le terrain actuel, nous entendons d'abord la poser en quelque sorte au passé: que disait-on et d'où parlait-on de l'avenir du livre en 1830, en 1890, en 1960 et, tout près de nous, en 1991? Façon sans doute, pour une part, de

neutraliser, en le révélant, le catastrophisme – d'une façon plus générale, le prophétisme – inhérent au discours prospectif qui nous occupe, mais aussi de mettre en évidence que si la question de l'avenir du livre n'est pas neuve, elle n'a surtout jamais été neutre: pas moins aujourd'hui qu'hier. Partant de quoi, il deviendra possible, dans un second temps, de risquer une réflexion prospective susceptible d'échapper au tourniquet de l'éternel retour des mêmes angoisses – ou des mêmes illusions.

1. Rétrospection

1.1. *Frollo et Hugo*

Remontons d'abord au XV^{ème} siècle par l'intermédiaire d'une fiction du XIX^{ème}. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'archidiacre Claude Frollo désigne «ceci» (un livre sur un pupitre) qui, selon lui, «tuera cela» (la cathédrale)¹. L'auteur commente ensuite, en un long chapitre exalté, le propos fataliste de son personnage: «Aux lettres de pierre d'Orphée vont succéder les lettres de plomb de Gutenberg²»; au «biblos» de granit, pensée pétrifiée donc délitante, va se substituer la Babel de l'imprimé, pensée «volatile» et dès lors «plus impérissable que jamais». Bref, scande-t-il, «Le livre va tuer l'édifice». Quittons la métaphore: Victor Hugo – en 1830 – parle au futur de l'avenir du livre imprimé à sa naissance, «mode d'expression» voué à détrôner les anciens médias (dont l'architecture constitue, dans son esprit, à la fois le plus puissant exemple et la figure générale):

«L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement, c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et qui en revêt une autre, c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence.»³

Forme nouvelle et décisive, mais aussi *définitive*. Car si le livre imprimé détrône en naissant les anciens véhicules de pensée, il ne sera pas lui-même détrônable par les médias nés après lui (la grande presse, par exemple), pour cette raison qu'il est destiné à s'y reproduire et à s'y redéployer, comme en une «spirale[e] sans fin»:

«Le grand poème, le grand édifice, le grand œuvre de l'humanité ne se bâtira plus, il s'imprimera. [...] Cet édifice [bâti par l'imprimerie] est colossal. Je ne sais quel faiseur de statistique a calculé qu'en superposant l'un à l'autre tous les volumes sortis de la presse depuis Gutenberg on comblerait l'intervalle de la terre à la lune. [...] La presse, cette machine géante, qui pompe sans relâche toute la sève intellectuelle de la société, vomit incessamment de nouveaux matériaux pour son œuvre. Le genre humain tout entier est sur l'échafaudage. Chaque esprit est maçon. Le plus humble bouche son trou ou met sa pierre. Rétif de la Bretonne apporte sa hottée de plâtras. Tous les jours une nouvelle assise s'élève. Indépendamment du versemment original

et individuel de chaque écrivain, il y a des contingents collectifs. Le dix-huitième siècle donne l'Encyclopédie, la révolution donne le Moniteur. Certes, c'est là aussi une construction qui grandit et s'amoncelle en spirales sans fin; là aussi il y a confusion des langues, activité incessante, labeur infatigable, concours acharné de l'humanité tout entière, refuge promis à l'intelligence contre un nouveau déluge, contre une submersion de barbares. C'est la seconde tour de Babel du genre humain.»⁴

Promis de la sorte à un avenir dont la limite se confond avec celle de l'histoire, le livre – génériquement identifié à l'imprimé – n'est donc pas seulement l'objet d'une «construction qui grandit» sans cesse, mais aussi, aux yeux de Hugo, un objet susceptible de transfigurations, cette malléabilité technologique garantissant sa pérennité. Bref, tout ne peut qu'aller pour le mieux dans le meilleur monde-bibliothèque possible.

1.2. *Lamartine*

Un an plus tard, Lamartine constate une évolution comparable du livre vers le journal, avec cette différence essentielle qu'il conçoit ce développement inéluctable non plus sous la forme triomphaliste d'une progression infinie, mais en termes de déclin et de remplacement de l'un par l'autre. Pour Lamartine, en 1831, le livre touche déjà à sa fin. A l'heure approchante du télégraphe électrique, la presse périodique est en passe de le liquider non seulement parce qu'elle est seule capable de coller à une histoire qui s'accélère mais aussi parce qu'elle est partie prenante et agissante dans la dynamique d'une culture qui va, sous peu, passer à l'échelle planétaire et au régime de l'information instantanée. Dans ces conditions, le livre, lui, «arrivera trop tard»; il sera débarqué par l'histoire, comme bientôt l'écrivain par le journaliste:

«N'apercevez dans mes propos aucun dédain superbe à l'égard de ce qu'on appelle le journalisme. Loin de là; j'ai de mon époque une connaissance trop intime pour répéter cette idée absurde, cette inanité impertinente envers la Presse Périodique. Je connais trop bien la tâche que la Providence lui a confiée. Avant que ce siècle ne touche à sa fin, le journalisme sera toute la presse – toute la pensée humaine. Grâce à cette multiplication prodigieuse que l'industrie a conférée à la parole – multiplication appelée à se multiplier mille fois encore – l'humanité écrira ses livres jour par jour, heure par heure, page par page. La pensée sera répandue dans le monde entier avec la rapidité de la lumière; instantanément conçue, instantanément écrite, instantanément comprise aux extrémités du globe – elle se répandra d'un pôle à l'autre. Flamme soudaine, instantanée, brûlant avec la ferveur de l'âme qui l'a propulsée en avant, ce sera le règne de la pensée humaine dans toute sa plénitude. Elle n'aura pas le temps de mûrir – de s'accumuler dans un livre; le livre arrivera trop tard. Le seul livre possible à partir d'aujourd'hui est un journal.»⁵

Deux remarques de niveaux bien distincts à propos de ce texte décisif. L'étonnant, d'abord, d'un point de vue historique, est qu'il annonce la mort du livre quelques années à peine avant que celui-ci ne connaisse, en réalité, son véritable triomphe sur le terrain de la diffusion de masse. Entre 1838

et 1852, à l'exemple des patrons de presse, quelques éditeurs – Charpentier, Hachette, Michel Lévy – vont, en cassant le prix du livre, lui offrir une seconde naissance, sous la forme du bouquin à bon marché et à fort tirage. Lamartine a tort devant l'histoire mais il se pourrait bien que son erreur, faite en nombre par d'autres acteurs du champ éditorial, ait été à la base de ce triomphe (ce que certains ont appelé la «seconde révolution du livre»⁶ n'aura peut-être été qu'une contre-révolution visant la presse industrielle). Par ailleurs, d'un point de vue cognitif, l'essentiel dans ce texte consiste en l'émergence d'une seconde figure de la généalogie des médias. A la «spirale» de Hugo répond chez Lamartine, selon une opposition qui va désormais articuler l'ensemble des discours prospectifs sur le livre, la figure d'une ligne brisée sur laquelle s'opèrent des «successions» discontinues, par conquête, liquidation puis hégémonie. Figure visiblement reconduite par Théophile Gautier lorsqu'en 1834, s'agissant de mesurer le rapport de forces entre le livre et la presse, il déclare que «Le journal tue le livre, comme le livre a tué l'architecture, comme l'artillerie a tué le courage et la force musculaire.»⁷

1.3. Mallarmé

Soixante ans plus tard, autre contexte, autre discours: celui de Mallarmé ironisant après coup sur le «krach de la librairie»:

«Une nouvelle courut, avec le vent d'automne, le marché et s'en revint aux arbres effeuillés seuls: en tirez-vous un rétrospectif rire, égal au mien; il s'agissait de désastre dans la librairie, on remémora le terme de «krach»? Les volumes jonchaient le sol, que ne disait-on, invendus; à cause du public se déshabituant de lire probablement [...]. Triomphe, désespoir, comme à ces ras de ciel, de pair, chez le haut commerce de Lettres; tant que je soupçonne une réclame jointe à l'effarement, en raison de ceci et je ne saurais pourquoi sinon, que le roman, produit agréé courant, se réclama de l'intérêt comme atteint par la calamité.»⁸

Que vient-il de se passer dans «le haut commerce de[s] Lettres»? La première crise de croissance du livre industriel. Dans un marché saturé par quarante années de hausse mécanique de la production, les ventes ont brutalement chuté, les faillites d'éditeurs se succèdent en série, les professionnels échoués annoncent à court terme l'agonie du livre, par étouffement dans sa propre surabondance. Première crise, mais aussi premier discours de crise, celui-ci dramatisant outre mesure celle-là. Ce que Mallarmé semble avoir aperçu, c'est que ce discours n'est que le paravent d'une manœuvre de relance marchant au chantage économique et culturel (de là qu'il soupçonne «une réclame jointe à l'effarement»). Les historiens du livre lui donneraient aujourd'hui raison. La crise des années 1890 a moins ressorti en effet au séisme économique qu'à un vaste mouvement de reconfiguration structurelle et symbolique du marché de l'édition, qui n'a pu s'accomplir qu'en s'appuyant, chez les professionnels, sur la dramatisation stratégique d'une

récession toute conjoncturelle. Les faillites ont éliminé des maisons fragiles, le marché a été assaini et le volume éditorial prudemment ramené en-dessous du plafond qui venait d'être percé⁹. Il n'en reste pas moins que, dans l'imaginaire des éditeurs, le «krach» de 1891 laissera une empreinte profonde, sous la forme intériorisée d'un schéma-réflexe en quatre temps, susceptible de se déclencher à chaque moment critique: constat de stagnation ou de récession; dramatisation et interprétation de celle-ci comme contre-coup d'une croissance irresponsable de la production; volonté d'expiation; décision de «moraliser» le marché, c'est-à-dire de le réguler. Retenons ce schéma, nous le verrons se reproduire, cent ans plus tard, lors de la «mini-crise» de l'automne 1991.

Le «krach de la librairie» constitue par ailleurs, aux yeux de Mallarmé, le symptôme d'un état de crise qui excède de beaucoup la seule dimension économique et qui tient en l'occurrence au face-à-face radicalisé opposant depuis peu la grande presse d'information et l'édition littéraire. Les années 1880 semblent accomplir la prédiction de Lamartine: en plein «âge d'or» de son développement, le journal domine – quantitativement – le régime de l'imprimé et semble en mesure de déclasser le livre (au moins dans les pratiques de lecture). Deux réactions se dessinent chez les gens de lettres: d'une part, la tentation d'une alliance objective avec la grande presse (le «rez-de-chaussée» du journal est accueillant aux contes, aux récits policiers, aux chroniques littéraires recueillables après coup dans des livres de grande diffusion); de l'autre, chez les plus lettrés (en particulier les poètes symbolistes), une volonté de couper tout lien avec la sphère du journalisme, qui favorise notamment un puissant fétichisme du livre rare, comme s'il s'agissait de compenser l'obsolescence du médium par le luxe apporté à l'objet. Support jetable d'un texte sans durée, le journal se verra opposer un texte inépuisable serti dans un coûteux écrin. Peu entendu par ses pairs, Mallarmé ne va pas cesser de mettre en garde, avec la plus vive insistance, contre un tel réflexe de repli, qui non seulement lui paraît de nature à consommer la fin du livre – figé dans une formule dépassée – mais méconnaît en outre les potentialités techniques de la grande presse, qui font d'elle un moyen de communication adéquat à l'environnement contemporain:

«Tout ce que trouva l'imprimerie se résume, sous le nom de Presse, jusqu'ici, élémentairement dans le journal: la feuille à même, comme elle a reçu empreinte, montrant, au premier degré, brut, la coulée d'un texte. Cet emploi, immédiat ou antérieur à la production close, certes, apporte des commodités à l'écrivain, placards joints bout à bout, épreuves, qui rende l'improvisation. Ainsi, strictement, un «quotidien» avant qu'à la vision, peu à peu, mais de qui? paraisse un sens, dans l'ordonnance, voire un charme, je dirai de féerie populaire. Suivez – le faite ou premier-Paris, dégagement, supérieur, à travers mille obstacles, atteint au désintéressement et, de la situation, précipite et refoule, comme par un feu électrique, loin, après les articles émergés à sa suite, la servitude originelle, l'annonce, en quatrième page, entre une incohérence de cris inarticulés. Spectacle, certainement moral – que manque-t-il, avec l'exploit, au journal, pour effacer le livre: quoique, visiblement

encore, d'en bas, ou, plutôt, à la base, l'y rattache une pagination, par le feuillet, commandant la généralité des colonnes: rien, ou presque – si le livre tarde tel qu'il est, un déversoir, indifférent, où se vide l'autre...¹⁰

Le message est net. Au lieu de tenter à toutes forces de préserver le modèle canonique du livre, il convient, selon Mallarmé, de lui substituer un nouveau modèle qui se situe au-delà de la rivalité historique entre le livre et le journal, et qui retienne de chacun d'eux leurs principes essentiels de fonctionnement. Sans quoi («si le livre tarde tel qu'il est»), le journal «effacera» le livre avant sans doute d'être à son tour effacé par une autre forme ou un autre support. Proche en cela de la prophétie hugolienne, Mallarmé ne voit d'avenir pour le livre que dans une sorte d'hybridation technologique, assurant l'assomption d'un «Livre» qui ne serait plus seulement véhicule subsidiaire ou simple support de pensée mais «instrument spirituel» de communication.¹¹

1.4. Zola

La fiction ou l'utopie en moins, Zola rejoint Mallarmé lorsque, réfléchissant en 1894 sur l'antagonisme entre presse d'information et culture lettrée, il enregistre les signes avant-coureurs d'une littérature passée par le filtre du journalisme:

«L'Information [...] a transformé le journalisme, tué les grands articles, tué la critique littéraire, donné chaque jour plus de place aux dépêches, aux nouvelles grandes et petites, aux procès-verbaux des reporters et des interviewers... Si la littérature est une récréation de lettrés, l'amusement réservé à une classe, la presse est en train de tuer la littérature. Seulement, elle apporte autre chose, elle répand la lecture, appelle le plus grand nombre à l'intelligence de l'art. A quelle formule aboutira-t-elle? Je l'ignore. On peut constater simplement que si nous assistons à l'agonie de la littérature d'une élite, c'est que la littérature de nos démocraties modernes va naître.»¹²

Ne nous y trompons pas: si Zola semble, dans un premier temps, renouer avec les figures de la «ligne brisée» (ceci remplace cela), c'est qu'il adopte d'abord la rhétorique du discours qu'il entend combattre, et cela afin de mettre nettement en évidence que le thème de la mort de la littérature est lié non seulement à une représentation passéiste de la littérature mais à une vision réactionnaire du devenir humain. Sur Mallarmé, Zola a l'avantage de cerner les enjeux sociaux commandant les conceptions antagoniques du rapport entre littérature et journalisme. Ce qui est tué, ce qui va mourir, ce n'est pas la littérature (ou le livre), mais une littérature datée et socialement définie, liée à un état de société en train de disparaître. En somme, là où Mallarmé dit «un nouveau livre doit naître» qui soit capable de répondre à l'environnement médiatique moderne, Zola dit «une nouvelle littérature va naître», qui saura satisfaire la demande des «démocraties modernes». Ainsi, derrière l'apparente opposition entre le poète symboliste et le romancier naturaliste – qui semble répliquer l'opposition de base entre

le modèle spiralaire (Hugo) et le modèle fractal (Lamartine) –, se cache en réalité la communauté d'une attente, celle d'un livre reformulé à travers le médium journalistique, mais conçu d'un côté, chez Mallarmé, du point de vue technologique du support («Le Livre, instrument spirituel») et, de l'autre, chez Zola, du point de vue de son contenu littéraire et de sa destination sociale («la littérature de nos démocraties modernes»).

1.5. McLuhan

Rivaux au XIX^{ème} siècle, le journal et le livre vont se découvrir, au siècle suivant, un ennemi commun dans les médias électroniques. Le texte sera au péril de l'image, la page au péril de l'écran, l'imprimé au péril des circuits imprimés. Les prophéties vont bon train, scellant à court terme le sort de la culture typographique. Le macluhannisme vulgarisé (y compris par son promoteur dans ses interviews-spectacles) va reconduire mot pour mot le modèle fractal jusqu'à radicaliser même ses métaphores funéraires – mais à cela d'essentiel près que l'éclipse du livre sera vue non plus comme un désastre mais comme l'aube d'une culture propre à l'âge électronique:

«La galaxie de Gutenberg est en train de se faire éclipser par la constellation de Marconi. [...] L'âge de l'imprimerie, qui s'étend, à peu de choses près de 1500 à 1900, a vu sa notice nécrologique captée et retransmise par le télégraphe, le premier des nouveaux media électriques, et ses obsèques célébrées ensuite, dans les premières années du siècle, par la découverte de «l'espace courbe» et des mathématiques non euclidiennes. [...] Le développement du téléphone, de la radio, du cinéma, de la télévision et de l'ordinateur vint river d'autres clous encore dans le cercueil.»¹³

Hugo assignait à l'imprimé un avenir confondu avec l'histoire humaine, McLuhan suggère que «l'histoire ne commence [sans doute] qu'avec la fin du livre».¹⁴ Partisans et adversaires de la culture électronique s'accordent cependant sur un même constat: mort-vivant ou ectoplasme, le livre a désormais (une fois encore) son avenir derrière lui; à l'ancien monde-bibliothèque est en train de se substituer un monde-vidéosphère, «village global» pour les uns, Métropolis pour les autres.

Il convient cependant de distinguer McLuhan tel qu'on le parle de McLuhan tel qu'il écrit. Dans ses formulations les plus construites, sa pensée rejoint la spirale hugolienne, ainsi lorsqu'elle met en évidence qu'il n'y a pas solution de continuité entre anciens et nouveaux médias, mais au contraire un mouvement perpétuel de transfiguration qui n'est pas sans rappeler le «changement de peau [du] serpent symbolique» évoqué par Hugo: «l'hybridation ou la rencontre de deux média est un moment de vérité et de découverte qui engendre des formes nouvelles».¹⁵ Dans *Pour comprendre les média*, McLuhan ne cesse pas en effet d'y revenir: de la même manière que le livre imprimé a reconfiguré les moyens d'expression antérieurs, il est en train lui-même de se trouver, non pas désintégré, mais intégré dans et

par une nouvelle configuration culturelle:

«En produisant une fusion du monde antique et du monde médiéval, le livre imprimé créa un troisième monde, le monde moderne, qui rencontre aujourd'hui une nouvelle technologie ou un nouveau prolongement de l'homme, la technologie électrique. Les moyens électriques de transport de l'information transforment notre culture typographique aussi radicalement que l'imprimé avait modifié la culture scolastique manuscrite médiévale.»¹⁶

Dans le même sens, McLuhan va même jusqu'à suggérer que ce nouveau système pourrait bien être susceptible, par rétroaction, de donner à repenser ses précurseurs et ses composants. Si le cinéma a engendré la télévision, la télévision en retour a promu le film au rang d'objet cinéphilique, redéfinissant à la fois son statut culturel, son mode d'appréhension et peut-être même sa facture esthétique (la série B au «Cinéma de Minuit»). Oserons-nous dire, dans la même foulée, que si le livre a engendré le texte arborescent des ordinateurs¹⁷, celui-ci tend à favoriser un usage renouvelé du livre traditionnel (le polar à l'heure de l'Oulipo)? Il n'empêche: l'air du temps, tel qu'il a soufflé sur les Golden Sixties, portait à radicaliser l'affrontement historique entre Gutenberg et Marconi, comme aussi à surestimer la capacité des nouveaux médias à éliminer le livre, revenant promis à l'ultime exorcisme. Dans l'opinion publique, le McLuhan fractal a escamoté le McLuhan spiralaire.

1.6. La «mini crise» de 1991

Deux décennies plus tard, le livre survit malgré ses crises – ou *par* ses crises. La dernière en date, dans le premier semestre de 1991, aura retrouvé, cent ans après, les principaux traits du «krach» ironisé par Mallarmé. Même retournement de tendance: un (léger) recul après plusieurs années de progression; même inflation des titres (de 1977 à 1990, 23 %) avec la même baisse du tirage (en dix ans, 35 % en moins); même diminution présumée du lectorat effectif. Mais, surtout, s'agissant d'interpréter cet état de «mini-crise» et de désigner les voies d'issues, mêmes réflexes argumentatifs chez les éditeurs, comme le révèle une lecture attentive de l'enquête menée par Christine Ferrand et Fabrice Piault pour *Livres Hebdo*. Au constat de récession effectué dans un premier temps, répond très vite une dramatisation portant à voir dans ce recul temporaire le signe avant-coureur d'une crise générale de l'imprimé, battu en brèche par «les nouveaux médias»:

«Pour Jérôme Talamon, P-DG du groupe Masson, la crise économique que traverse l'édition est aggravée par la crise larvée et permanente de l'édition sur papier qui ne peut que s'accroître avec le développement des nouveaux médias.»¹⁸

Troisième temps, on bat sa coulpe et l'on se promet, selon l'expression de Serge Eyrolles, président du Syndicat National des Editeurs, de «balayer devant [sa] porte»¹⁹:

«Il faut», précise-t-il, «que les confrères comprennent qu'il ne sert à rien d'envoyer des colis qui ne seront même pas ouverts». «Pour 1992, tous les éditeurs sont désormais renvoyés face à leur responsabilités et la plupart estiment qu'ils doivent repenser leurs politiques éditoriale et commerciale.»²⁰

Enfin, dernier réflexe acquis, on se dispose à «moraliser la profession», comme s'il s'agissait de payer, dans l'avenir, par un sacrifice consenti, ses propres excès passés:

«Désormais conscients de la nécessité vitale de s'adapter au marché, même s'ils ne veulent pas non plus bouleverser brutalement leur politique [...], beaucoup d'éditeurs estiment qu'ils doivent peut-être se remettre aussi en question. Certains, comme Bertrand Favreul, André-Gilles Taithe ou Franck Spengler, en appellent une «moralisation de la profession» et souhaitent que la crise suscite une remise en cause des usages et des coutumes – les retours et les à-valoir en priorité.»

«L'alerte a été chaude»²¹ mais, à en croire le «grand dossier» ouvert six mois plus tard par le *Nouvel Observateur*, «l'écrit» (le livre et ses professionnels) serait déjà en train de prendre sa «revanche». Dans l'accalmie de l'après-crise, ce dossier va constituer, une nouvelle fois, un terrain privilégié pour le redéploiement en parallèle des deux schémas initiés par Hugo et Lamartine. D'un côté, Claude Weil réagence les figures nécrologiques connues, en y ajoutant le facteur aggravant de la mort du livre par cancer, celui que lui infligent les mauvais livres en trop grand nombre:

«Il est aisé d'imaginer un temps où l'édition prospérerait sur la tombe de la littérature. Peut-être y sommes-nous déjà entrés sans nous en apercevoir, et les historiens du futur écriront-ils: l'âge d'or de la littérature s'est ouvert à la fin du XVI^e siècle avec Shakespeare pour s'achever vers le milieu du XX^e siècle. Comme il y a eu le temps des pyramides [...] et celui des cathédrales [...], il y a eu le temps de la littérature, avec son essor, son apogée et sa décadence. Lui succéda le temps des sciences et des techniques.[...]

Si la littérature doit mourir, ce sont les livres qui l'auront tuée, les mauvais livres, plus sûrement que la télévision ou le magnétoscope. Elle ne périra pas d'inanition, ni même par le feu, à 451 degrés Fahrenheit, mais dévorée par ses métastases, étouffée sous la prolifération anarchique de la sous-littérature. Elle mourra de désaffection.»²²

1.7. *Eco et de Kerckhove*

En revanche, Umberto Eco, interrogé sur la mort du livre, reproduit le schéma du «serpent» hugolien, l'écran n'étant qu'une nouvelle peau de la page, l'électron une métamorphose technique et culturelle du plomb:

«Vous posez la question de savoir si l'écrit a perdu la guerre face à l'audiovisuel au moment même où, pour la première fois dans l'histoire, il triomphe absolument. Grâce à l'ordinateur qui bouleverse ses relations avec l'image puisque, sur l'écran du computer, il y a des mots – ce qui n'était évidemment pas le cas sur l'écran de télévision. [...] L'ordinateur, c'est la civilisation de l'alphabet comme les civilisations, de la pyramide à l'église baroque, ont été celles de l'image.»²³

L'image a géré la culture du passé, l'écrit triomphant informe la totalité de la nôtre, l'avenir lui appartient. Retournant comme un gant le discours ordinaire, Eco constate en somme ce que Hugo prophétisait: si les médias se reliaient par mutations successives, le livre une fois apparu dans l'histoire des civilisations ne sera jamais abandonné en route pour cette raison qu'il est désormais inscrit dans «la mémoire de l'espèce»²⁴, au sein de laquelle la lettre s'articule à l'icone, l'œil à l'oreille, l'écrit à l'oral. Même constat apaisant chez Derrick de Kerckhove – disciple direct de McLuhan – lorsqu'il voit dans «la micro-édition [...] un des fruits de la grande réconciliation entre le règne de l'alphabet et celui de l'électricité»²⁵ et dans le système alphabétique un code qui «s'apparente au code génétique»²⁶. En d'autres termes, non seulement il n'y a pas péril en la bibliothèque, mais le péril est derrière nous, dans les craintes partiellement fantasmatiques des prescripteurs culturels:

«Les conseillers scolaires épouvantés assuraient les parents que la télé réduisait les pouvoirs d'attention, de rétention, d'imagination, de socialisation, que sais-je, de leurs enfants. C'était vrai d'ailleurs. Mais il n'y avait pas de quoi s'affoler, car micro est arrivé. L'ordinateur est un écran de télé qui vous rejette le livre à la figure, avec une certaine désinvolture, comme une sorte de gifle pour dire à la télé et aux maisons d'édition de se calmer. Autrement dit la micro-édition est un hommage rendu au livre par la télévision.»²⁷

Hugo, Mallarmé, McLuhan, Eco, de Kerckhove: tous écrivent et (se) réfléchissent dans les marges d'un livre qui tient à la fois du Phénix et de Protée. Lamartine, Gautier, McLuhan, Weil et les professionnels de l'édition: tous signent l'acte de décès d'un livre oscillant entre le mort-vivant et la momie. Reste, avant de passer au stade prospectif, à se demander pourquoi l'histoire du livre moderne n'a pas cessé de s'écrire dans un tel balancement entre prophéties enthousiastes et prédictions défaitistes, jusqu'à s'inscrire chez certains – comme McLuhan – au point d'équilibre paradoxal où se réconcilient triomphe et catastrophe.

1.8. *Une mort annoncée à court terme*

D'un côté donc, la chronique d'une mort annoncée à court terme, mais dans une échéance toujours différée. Au fil des textes commentés, le lecteur aura sans doute aperçu que ce qui se trouve à chaque fois menacé ce n'est pas tant le livre lui-même que la figure culturelle qu'il adopte à un moment donné du temps à travers les usages qui s'y attachent. Non tant l'instrument lui-même que son utilisation. Non tant l'objet que sa représentation sociale. Le péril, en 1830, concerne en réalité le livre de prestige – relié, illustré, support coûteux pour public d'élite – balayé vingt ans plus tard par le livre industriel. En 1890, c'est plutôt le livre purement littéraire qui se voit menacé par «le livre vulgaire», objet bâtard issu d'une contamination entre littérature et journalisme²⁸ et d'autant plus dangereux, aux yeux du public

lettré, qu'il n'est pas directement détectable comme tel (un contenu trivial se glissant sous la couverture du livre canonique) et qu'il risque donc de discréditer, par confusion, l'ensemble des livres (et, à terme, le support lui-même). Situation appelée à s'inverser symétriquement dans les années 1950 lorsque le livre de poche se mettra à emballer les textes classiques dans une enveloppe bas-de-gamme (Balzac jetable). Dix ans plus tard, c'est un nouveau public qui entre en scène, nourri de rock psychédélique, de SF et de BD – forme hybride par excellence, mixte de texte et d'images, de livre et de télévision²⁹ –, un public aussi consommateur que consommateur, peu enclin à la révérence culturelle mais découvrant toutefois dans le macluhanisme ordinaire une puissante caution intellectuelle. Dès 1965, Ted Nelson lance *Xanadu*, projet d'archivage hypertextuel de la totalité du corpus écrit. Une fois de plus, confrontés à présent aux barbares de la culture de masse ou aux techniciens de la révolution électronique, les «hommes-livres» vont se cabrer dans un réflexe de défense nostalgique et se préparer à assister, impuissants, au dernier et définitif autodafé, celui du vieux monde-bibliothèque brûlé au feu des écrans (Bradbury et Truffaut, dans *Fahrenheit 451*, sont allés au bout de la métaphore).

On le voit: quelle que soit leur teneur explicite, les prédictions catastrophistes se laissent toutes ramener à la dramatisation d'une concurrence et à un repli crispé sur des valeurs qui sont autant sociales que culturelles. L'essor de l'imprimé journalistique au XIX^e siècle comme, au siècle suivant, le développement multiforme des nouveaux médias ont donné lieu au même scénario-catastrophe, servant, à bien y regarder, les mêmes enjeux. A chaque fois, ceux qui ont intérêt au livre – notamment parce qu'ils en tirent intérêt – s'attachent à représenter l'émergence de supports ou de publics nouveaux comme un fait de concurrence objective et à voir s'y formuler une question de vie ou de mort (et plutôt de mort que de vie), engageant le livre et la culture dont il est le pivot central. Une première explication de cette dramatisation rituelle, la plus évidente, serait d'y reconnaître une affiche de légitimité, apposée non seulement sur le livre lui-même mais aussi sur la culture avec laquelle il est identifié – et, par extension, sur les acteurs de celle-ci (écrivains, éditeurs, prescripteurs de lecture, etc.). Sous pareil angle, le livre n'est que la pointe émergente, à la surface du monde social, d'un vaste système qui exprime sa légitimité en déclenchant des sirènes d'alarme à chaque (fausse) alerte et qui tend à garantir sa propre reproduction en incitant à confondre son propre sort avec celui de la culture tout entière. Pour qu'il n'y ait pas d'au-delà du livre, il faut que le livre soit sans cesse représenté au bord du gouffre (à l'heure de la concurrence télévisuelle, le cinéma récemment légitimé fera l'objet d'une semblable opération). Une seconde explication, complémentaire de la précédente, verrait dans cette dramatisation une sorte de chantage orchestré collectivement par les professionnels de l'édition dès que le marché entre dans une phase de récession ou doit s'adapter à de nouvelles données socio-économiques (comme on l'a

bien vu encore lors de la «mini-crise» de 1991). Manœuvre apparemment cynique mais qui constitue en réalité un effet d'hystérésis (au sens de Bourdieu), propre à un secteur situé à l'intersection de deux champs fonctionnant sur des logiques peu conciliables (le marché économique et le domaine culturel). Ainsi tirillés entre deux représentations de leur propre fonction sociale, les agents du champ éditorial se voient portés, pour sauver la face ou les apparences, à convertir les problèmes économiques rencontrés par leur secteur en problématique culturelle générale. Autrement dit, si le livre va de crise en crise, c'est que l'édition marche à la crise. Et s'il est chaque fois en passe de mourir, c'est que sa mort annoncée contribue à la relance objective du marché éditorial.

1.9. *Le modèle spiralaire*

Très éloignés de ces considérations à courte vue, ceux que nous avons réunis sous l'étiquette du «modèle spiralaire» se situent à un niveau d'appréhension du problème si élevé qu'ils semblent échapper à tout soupçon d'investissement personnel ou social dans les prédictions qu'ils formulent. C'est oublier un peu vite que le point de vue de Sirius n'est pas moins médié par les intérêts spécifiques de l'observateur que le point de vue le plus terre à terre. Appréhender l'histoire de l'humanité dans son ensemble, comme le fait Hugo; convaincre ses contemporains d'ignorer les changements radicaux qui s'effectuent autour d'eux, comme le font Mallarmé et McLuhan; lire «dans la mémoire de l'espèce» un complet renversement de l'opinion commune, comme le fait Eco, cela ne va pas sans s'attribuer la plus valorisante des positions, celle que seuls sont capables d'occuper ceux qui voient plus loin et plus haut que les autres. Cela ne va pas non plus sans faire subir à l'objet sur lequel porte la prédiction une extension de sens qui le vide de sa substance et le rend malléable à l'envi. Identifiant le livre à l'imprimé voire à tout véhicule de pensée, Hugo a beau jeu d'en prophétiser la survie éternelle; confondant le texte avec son support, Eco n'a aucune peine à lire sur les écrans des computers «la revanche de l'écrit». Démarche connue, qui revient à penser la continuité de l'Histoire en ayant d'abord pris soin d'effacer les discontinuités historiques. Au total, le risque d'une telle essentialisation de l'objet-livre, c'est qu'elle empêche toute perception concrète de son devenir et qu'elle pourrait bien, si l'on n'y prend garde, aboutir à un quiétisme aussi néfaste au livre que les inquiétudes des devins nostalgiques (nous y reviendrons). A tout voir, on ne peut rien prévoir; à tout prévoir, on ne peut rien voir.

1.10. *Un troisième point de vue*

Entre les professionnels l'œil rivé au rétroviseur et les mages contemplant du plus haut le destin d'un livre en perpétuelle transformation, y a-t-il place pour un autre point de vue? Un point de vue qui, ne collant pas trop à

l'objet, serait capable d'apercevoir ses possibilités de mutation et qui, n'en décollant pas trop, éviterait de succomber au vertige de l'essentialisation? Peut-être faut-il en revenir à Zola. Lui seul en effet, parmi les témoins que nous avons cités à comparaître, a su s'engager sur une voie moyenne ou, à tout le moins, en frayer le chemin – parce qu'il a entrevu les enjeux sociaux des prophéties de mauvais augure («si la littérature est une récréation de lettrés, l'amusement réservé à une classe, la presse est en train de tuer la littérature») et parce qu'il s'en est tenu, «simplement», à «constater» une évolution sans se prononcer d'autorité sur la «formule» à laquelle elle pouvait aboutir. Perspective modeste, qui n'a certes pas la teneur pratique des prévisions professionnelles à court terme ni la tenue grandiose des prédictions anhistoriques, mais qui a au moins l'avantage sur les unes et les autres de penser le devenir sans le convertir en destin. C'est peut-être en retrouvant cette modestie-là que l'avenir du livre devient interrogeable.

2. Prospection

Dès lors que l'analyse critique des discours prospectifs nous ont alertés sur le double danger du prophétisme et de l'essentialisation, par quelle voie allons-nous aborder la question de l'avenir du livre? Non pas en la reformulant une nouvelle fois dans son caractère universalisant, mais en tentant de l'aborder indirectement, par les différentes médiatisations institutionnelles, symboliques, sociales qui affectent l'objet sur lequel elle porte. Comme nous l'avons déjà suggérée, la position de l'objet à l'intersection de deux champs à logiques très distinctes et parfois divergentes – l'économie et la culture – rend particulièrement problématique toute projection qui, s'attachant à respecter son ambivalence foncière, s'efforcerait cependant de lui fixer un calendrier d'échéances homogènes et tranchées. Deux, démarches seront, dans ce qui suit, développées. D'une part, une démarche socio-économique. Quand on parle du livre, on a tendance en effet à négliger le fait qu'il relève d'un système de production-diffusion-consommation extrêmement complexe et que son avenir s'articule, par des liens très diffus, à celui des différentes instances de cet appareil. D'autre part, une démarche sociocritique. Désessentialiser le livre, c'est, en effet, s'aviser qu'il n'y a pas *un* livre: il y a *des* livres ou *des classes* de livres, avec différentes temporalités, différents lieux d'usage et de pertinence, avec différents publics et, par conséquent, une pluralité d'avenirs possibles.

Un livre ne naît pas *ex nihilo nihil* et n'existe pas en dehors d'un circuit ou d'un réseau qui lui confère tour à tour une matérialité technique, une charge de réalité sociale et une capacité à transcender symboliquement l'une et l'autre. L'édition du livre s'effectue au travers d'un circuit qu'il s'agit de considérer dans son ensemble dynamique: il n'est pas possible d'isoler, pour des raisons de simplification de l'analyse, l'un ou l'autre moment de cette

effectuation (par exemple, la relation auteur-éditeur) et de l'étudier comme *primum movens* du devenir-livre. Il faut aller de l'achat du papier à la vente de l'objet fini (mais, fini, l'est-il avant sa lecture?), de sa fabrication à sa distribution, de sa consommation à sa conservation. Cela dit, si chacun des acteurs ou des instances qui interviennent et interagissent dans la production du livre est indispensable, aucun, dans l'avenir, ne sera plus, semble-t-il, ce qu'il est encore aujourd'hui.

2.1. L'auteur

Nos représentations les plus ordinaires ont toujours placé l'auteur au sommet ou à la base de la pyramide du livre. Conceptions profondément sapées par les analyses critiques mises en œuvre par tous ceux qui, philosophes, historiens ou sociologues, ont montré que l'instance auctoriale n'est, pour une large part, qu'une représentation mythique secrétée par une série d'agents qui se partagent, dans les coulisses de l'appareil, la responsabilité du travail éditorial (ceci favorisant, chez le lecteur, l'impression d'un rapport personnel presque direct avec l'auteur). Au vu de l'évolution en cours, on peut déjà entrevoir que les mutations du système éditorial vont vérifier la pertinence de ces analyses. On parle déjà de «livres sans auteur» et nombre d'ouvrages de vulgarisation scientifique, du type *Time-Life*, ressortissent depuis longtemps à ce genre qui ne repose plus sur la figure auratique d'un auteur individualisé mais procède d'une chaîne de production dont les maillons sont anonymes³⁰. De même, dans le domaine du livre technique voire pédagogique, l'idée «originale» appartient de plus en plus à un collectif peu personnalisé, dans lequel plusieurs *editors* se distribuent le travail de gestion de l'écriture des chapitres, cette écriture étant quant à elle assurée matériellement tantôt par des professionnels patentés, tantôt par des «écrivains» amateurs ou occasionnels, proches de ce que les Anglo-Saxons appellent les *ghost-writers* (étudiants, chercheurs obscurs, journalistes indépendants). Une fois les disquettes assemblées, la production peut suivre. Certes, pour ne pas désorienter l'acheteur, un nom (parfois prestigieux) sera affiché sur la couverture; mais il ne s'agira plus que d'une stratégie de marketing. Suivant une logique comparable, le domaine du livre pour la jeunesse s'oriente dans le sens d'une cession de la fonction créatrice, naguère assumée pleinement par l'auteur, au lecteur lui-même, invité à faire du livre soit l'objet d'une manipulation ludique (cas des «pop-up» et surtout des livres à géométrie variable et reliure mobile), soit le support d'un texte modulable, à scénario ouvert et arborescent (cas des livres-jeux de rôle³¹).

Après «les livres dont vous êtes le héros» (slogan de certains Folio-jeunesse, chez Gallimard), viendront sous peu «les livres dont vous êtes l'auteur». En somme, une double inversion est en passe de se produire: d'une part, le texte ne s'achemine plus de l'auteur vers l'éditeur, mais tend à adopter le trajet

inverse; et, d'autre part, la figure de l'auteur s'efface peu à peu, comme l'avait prévu Mallarmé, derrière la figure du lecteur-acteur.

2.2. *La maison d'édition*

Sur cette voie conduisant à la dissolution ou à la dissémination de l'instance auctoriale, un stade intermédiaire, sans doute très éphémère, est d'ores et déjà atteint avec l'arrivée sur le devant de la scène de ceux qui naguère travaillaient en coulisses – PDG, conseillers littéraires, chasseurs de tête, etc. – et qui récupèrent à leur profit la mythologie de l'auteur. Les éditeurs commandent leur propre bio-hagiographie, publiée maison; Françoise Verny, parmi d'autres, dévoile dans ses mémoires ses recettes de création de créateurs ou d'écoles à succès; Odile Jacob, par médias interposés, ou Hubert Nyssen, en publiant ses carnets d'éditeur, veillent aussi soigneusement sur leur propre image que sur celle de leur maison, l'une se reflétant dans l'autre. Une telle vedettarisation n'est pas sans rappeler celle qui a marqué récemment le domaine des arts du spectacle, lorsque metteurs en scène et réalisateurs sont passés sous les spots de la renommée aux dépens des auteurs, des scénaristes, sinon même des acteurs. Mais, sous un autre angle, elle pourrait bien être, parmi d'autres, le signe paradoxal d'une précarité grandissante: la complaisance biographique des éditeurs, la hâte qu'ils mettent depuis peu à déposer leurs archives à l'IMEC, la surveillance dont ils entourent leur image publique, ne sont-elles pas autant de tentatives de récapitulation historique (la mémoire intervenant quand le devenir est près de se bloquer) et de recapitalisation culturelle mises en œuvre par une instance qui se sentirait menacée à court ou moyen terme dans son statut comme dans ses représentations? De la même manière que l'auteur tend à se dissoudre dans un collectif anonyme, peut-être l'éditeur-maison est-il en passe d'être à son tour dépersonnalisé et intégré dans une galaxie qui pourra revêtir tantôt la forme «dure» d'un méga-groupe international, tantôt la forme «souple» d'alliances co-éditoriales ponctuelles. A l'intérieur même des maisons, cette évolution de statut est d'autant plus prévisible qu'elle s'anticipe déjà dans un processus d'hyperspécialisation thématique (à chacun son secteur) et de division accrue du savoir-faire technique (à chacun son aire de compétence, dans laquelle nul autre que lui n'a accès). Comme il en va souvent en pareil cas, la structure obsolète peut cependant se recomposer inattendue sous une forme, mais susceptible de promotion symbolique.

Ainsi, les *packagers* réalisant et fournissant des livres «clé sur porte» travaillent sans doute à la commande et ne peuvent donc prétendre à la légitimité culturelle, mais ils n'en reconduisent pas moins l'ancienne image noble du métier, dont ils ré-assument la diversité des fonctions et dont ils perpétuent la dimension artisanale. Cette figure subalterne de l'éditeur-fantôme, parce qu'elle s'accorde bien avec l'économie de sous-traitance tendant à prévaloir à présent dans de nombreux secteurs d'activité, est promise à un bel avenir

et paraît même vouée à revitaliser l'ensemble du champ par le singulier compromis qu'elle réalise entre la contrainte commerciale de la sur-spécialisation et la nostalgie d'un travail éditorial intégrant tous les stades de la réalisation du livre. Si l'édition survit et se redéploie dans un proche avenir, cela lui viendra peut-être d'une semblable transfiguration, aussi surprenante (et triviale) paraîtrait – elle de prime abord.

2.3. *L'imprimerie*

Un raisonnement comparable pourrait être suivi s'agissant de l'avenir de l'imprimerie, véritable peau de chagrin du système éditorial. Axe central encore au XVII^{ème} siècle, l'imprimerie a vu en effet son aire de pertinence se réduire peu à peu au profit de la librairie, puis de l'édition, à mesure que celle-ci dégageait sa spécificité professionnelle et devenait l'instance pensante et agissante du champ. L'émergence de la PAO porte aujourd'hui ce processus à son terme: elle renforce le pouvoir de contrôle de l'éditeur sur la fabrication du livre et diminue d'autant celui de l'imprimeur, qui se voit cantonné au rôle subalterne de simple reproducteur mécanique. Son prestige ne tiendra plus qu'à la qualité de ses machines et pourra, le cas échéant, s'illustrer par quelque tour de force technique sur presses ultrarapides (tel livre sur l'élection présidentielle de Mitterrand sorti au lendemain du scrutin). Si créativité il doit rester dans ce secteur, elle se situera du côté des prestidigitateurs de la composition informatique et, plus sûrement encore, du côté des «hypermédiartistes» capables de jongler avec l'image, le texte et le son. Bref, aux deux pôles du champ typographique, il y a survie possible: d'un côté, les grandes structures industrielles, tirant sur presses Cameron; de l'autre, des micro-structures de PAO, tenant à la fois de l'amateurisme maniaque et du professionnalisme *cool*. Entre les deux, une large zone sans grand avenir.

2.4. *La librairie*

Reste un *dernier* maillon, le plus *menacé*: la librairie. Encore faudrait-il se méfier des présupposés attachés à chacun des termes soulignés. Situer la librairie en fin de parcours présuppose une représentation linéaire du trajet du livre, méconnaissant les effets de boucle qui lient objectivement édition et vente du livre au-delà même de leur simple relation économique. Faut-il rappeler qu'avant les années 1830, les deux fonctions n'étaient pas distinguées et ne l'ont été ensuite que sous l'effet de la division du travail propre à l'ère industrielle? Mais leur alliance a-t-elle cessé pour autant, en dépit des conflits qui les opposent et qui alimentent les rubriques de la presse professionnelle? En réalité, la face cachée de l'un est la face apparente de l'autre: si la librairie a toutes apparences d'un simple commerce, le commerçant y est souvent un homme de culture, passionné et amer; la maison d'édition, par contre, affiche tous les indices culturels, mais elle abrite avant

tout un homme d'affaires prudent. Il suffit, pour s'assurer qu'il ne s'agit pas là d'une simple symétrie factice, d'imaginer le scénario-catastrophe classique: la librairie disparue, qu'advient-il du livre, qu'advient-il à l'éditeur? Très rapidement, le distributeur devient plus que jamais le maître du jeu et enlève à celui-ci le peu de pouvoir décisionnel qu'il lui reste encore; le principe de production du livre tient désormais à la seule rapidité de sa rotation virtuelle; le cynisme commercial évacue toute patience culturelle; le livre retourne au papier et le papier au recyclage. Autrement dit, éditeur et libraire forment un couple aussi infernal qu'inséparable – seuls les éditeurs en simili osent se payer le (faux) luxe de la vente directe ou par correspondance. Au fonds de l'un ne répond pas seulement le stock de l'autre, mais une capacité à contrôler, dans une mesure non négligeable, les emballements de la machine éditoriale. Homme d'espace (de rayonnages), le libraire est aussi homme de temps: temps de la mémoire culturelle, temps de la réponse réfléchie à l'input éditorial (c'est-à-dire à l'office), temps vécu du contact direct, interpersonnel avec le lecteur. C'est-à-dire que la relation entre ces deux instances repose probablement moins sur un rapport de forces que sur un rapport d'équilibrage réciproque.

Il convient, par ailleurs, de prendre garde à l'effet d'imposition que comportent la plupart des plaidoyers en faveur de la librairie, qui font comme si cette dernière avait conquis au fil des siècles une forme parfaite, comme si elle était devenue le lieu sacré où s'opère de façon immuable la rencontre entre le livre et son lecteur.

En réalité, la menace qui plane sur la librairie s'origine pour une part non négligeable dans les tentations conservatrices auxquelles prédisposent les discours-catastrophe. Ne faut-il pas laisser à cette instance essentielle toutes ses chances de transfiguration? S'il est vrai que l'avenir du livre passe évidemment par l'avenir de la librairie, ce n'est pas tant parce que celle-ci met l'objet en contact avec son destinataire ni parce qu'elle contrecarre sa banalisation: c'est dans la mesure où elle constitue le foyer à partir duquel une régénération du système tout entier pourrait s'accomplir (nous y reviendrons en conclusion).

Par ailleurs, la librairie n'est pas le dernier maillon de la chaîne du livre: non seulement elle rétroagit sur tous ceux qui la précèdent, mais aussi – et surtout – elle constitue un espace d'exposition qui ne peut fonctionner que s'il se dédouble en espace de sociabilité s'offrant à la déambulation et aux occasions de rencontre: rencontre entre un lecteur et un livre, rencontre entre deux lecteurs virtuels devant tel livre particulier, rencontre enfin entre un acheteur hésitant et un libraire averti. Au XVIII^{ème} siècle, la librairie était à la fois commerce et salon et a trouvé dans cette double fonction l'élément moteur de son plein développement, avant d'être peu à peu reléguée, au fil du XIX^{ème} siècle, au rang de simple épicerie, l'éditeur

recupérant à son compte ses fonctions sociale et symbolique (de la même manière que les imprimeurs se sont vus réduits à une pure fonction technique)? Autrement dit, la librairie de demain devra réassumer sa dimension sociale pour réactiver sa dimension économique (le développement de celle-ci ne passant, en effet, que par le développement de l'autre).

2.5. *Le lectorat*

Nous n'entrerons pas ici dans la question de savoir quelle intention habite le lecteur qui passe le seuil d'une librairie. L'avenir du livre est affaire, dit-on, de maîtrise des motivations lectorales. Comme s'il y avait adéquation étroite et univoque entre un sujet et un objet, entre tel ouvrage proposé et tel lecteur ciblé. La réception du livre s'opère moins par stimulus-réponse que par réfraction des désirs, des attentes et des énergies. Le livre est un prisme autant que le regard qui s'attache à lui ou passe par lui. C'est-à-dire que toute démarche de marketing culturel n'atteint que de façon presque accidentelle la cible lectorale qu'elle escomptait ou entendait déterminer: le lecteur n'est pas toujours là où on l'attend, ses attentes ne sont pas toujours captables par questionnaire, ses désirs de lecture sont mobiles et insaisissables, non tant par évanescence des libidos individuelles qu'en raison de l'élasticité du capital culturel qu'il peut mobiliser à tel ou tel moment de sa vie sociale et personnelle (qui lit Kant à midi peut lire San Antonio à 23h., sans pour autant entamer l'intégrité de son capital culturel de base). Si la subjectivité est présente dans le rapport lectoral (qui le nierait?), elle ne peut régir entièrement les déterminations multiples qui portent tel lecteur vers tel livre, pas plus que le ciblage éditorial ne peut anticiper sans risques de décalage le mouvement apparemment téléologique qui «conduirait» tel livre à tel lecteur, à tel groupe de lecteurs ou à telle collectivité disparate de lecteurs appartenant à des classes sociales différentes. Un livre produit sur commande – ou, ce qui va de pair, pour répondre à une demande supposée – peut très bien être reçu par un lectorat étranger à la commande et à la demande prévue, n'atteindre qu'une part infime du lectorat potentiel ou même aboutir au pilon, faute de consommateurs. Ajoutons à cela qu'à la disparité lectorale répond la disparité du livre lui-même. Il faut cesser en effet de penser «le» livre pour penser «aux» livres, et cela d'autant plus lorsqu'il s'agit de rencontrer la question de leur avenir. Sans quoi on risque de s'enfermer dans les excès d'inquiétude ou dans les transes prophétiques au sein desquelles se complaisent les tenants du modèle «fractal» (Lamartine) ou les convaincus du modèle «spiralaire» (Hugo).

2.6. *Trois classes de livres*

Car, s'il y a des classes de livres, il y a aussi des classes d'avenirs. A publics segmentés et fluctuants, livres divers et prospectives multiples. Nous ne pourrons, dans le cadre de la présente étude, dessiner le devenir de chaque

groupe lectoral, de chaque classe de livres, faute de place et par exigence épistémologique. Cependant, quelques hypothèses peuvent être avancées sur quelques objets précis.

Soit donc trois classes de livres parmi d'autres: le livre de collection, le livre didactique, le livre littéraire.

2.6.1. *Le livre de collection*

Bel objet rare, haut en couleurs, performance d'imprimeur, de graphiste et de relieur, le livre d'art vise un lectorat aisément repérable, qui amasse les livres comme il collectionne les tableaux et les meubles de style. Doté de forts capitaux économique et culturel souvent transmis de génération en génération, ce groupe social n'a pas de raison de disparaître à moyen terme et pourrait bien assurer, par là même, la perpétuation d'une classe de livres pour bibliophiles apparemment condamnée par la logique de rotation rapide tendant à prévaloir dans le commerce de l'édition. Éléments d'un capital social réifié, ces livres semblent capables d'échapper aux effets de la temporalité économique pour se réfugier dans l'éternité des biens culturels perpétuellement transmissibles. Mais le lectorat qu'il vise recouvre-t-il complètement le lectorat qu'il atteint? Qui achète un livre d'art peut appartenir à la bonne bourgeoisie (l'acheteur, de façon distinguée, adhère à ses propres valeurs), à la classe moyenne en voie d'ascension sociale (l'achat du livre de prix, pur acte ostentatoire, relève en ce cas d'une logique de la «distinction») ou encore aux classes populaires (auquel cas l'ouvrage peut se dévaluer en objet-cadeau, dont le prix est marque de qualité et d'hommage affectif). Fossile au regard des prévisions mécanistes, le livre d'art se maintiendra à proportion des investissements plus sociaux que culturels qu'il sera capable de continuer à mobiliser. Si, d'un côté, il est trop associé aux effets d'ostentation sociale pour se trouver débarqué par les histoires de l'art sur CD-ROM (peu exposables en vitrines), il s'accorde au surplus parfaitement à la représentation volontiers détemporalisée au travers de laquelle les classes dominantes se perçoivent (l'aura d'antiquité du livre d'art garantit son avenir). Meubles Louis XV et livres Skira continueront de composer le décor du salon bourgeois du 23^{ème} siècle. Entretemps, quand ils n'auront pas recours au livre plein skaï diffusé par Clubs interposés, les lecteurs populaires pourront faire l'appoint au moment des fêtes de fin d'année.

2.6.2. *Le livre didactique*

Par contre, le livre scientifique et technique – dont le prix très élevé, simple résultat de ses coûts de production matérielle, ne peut aucunement, comme c'est le cas pour le livre d'art, passer pour une marque de prestige ou une garantie de qualité intellectuelle –, déjà taillé en pièces par l'empire Xérox, paraît bien menacé par les nouveaux supports, autrement plus performants que lui et bientôt moins coûteux. Les chercheurs, aujourd'hui encore en proie à la compulsion de la photocopie sauvage, ouvriront bientôt un serveur

ou s'y connecteront au lieu que de passer par le lent processus de l'édition scientifique sur support papier. Quant aux ouvrages instrumentaux, longtemps préservés du piratage reprographique en raison de leur caractère d'objets de consultation occasionnelle et de leur format imposant, ils sont déjà en train d'être colonisés par l'empire CD-ROM. L'encyclopédie, le dictionnaire, l'atlas convertis aux hypermédias vont congédier les vieux in-folios encombrants et peu manipulables, ne leur laissant de place que dans les «bibliothèques» et autres musées de la culture livresque. Edward Tufte, dans *Envisioning information*, a beau tenter de faire «s'évader» le livre traditionnel de la «plaine»³² si aride et «plate» de la page: sa tentative s'apparente à une course à reculons d'emblée vouée à l'impasse. Les diagrammes, schémas, cartes, plans en coupe, figures ont d'ores et déjà trouvé dans les banques électroniques du savoir leur terrain privilégié d'exposition, d'utilisation et d'expansion créatrice. L'écran vit déjà dans la troisième dimension, en attendant de passer dans la quatrième dimension des images virtuelles.

2.6.3. *Le livre littéraire*

La mort toujours annoncée de la littérature sera-t-elle devancée par la mort inattendue du livre littéraire? On peut en douter. L'homme de textes est aussi un «homme-livre», attaché à l'objet, amoureux du support-papier et de la belle typographie (dont la qualité se mesure en degré de lisibilité et non en termes d'exploit calligraphique, comme dans le cas du livre d'art). Fétichisme qui a préservé le livre littéraire du piratage systématique que subissent les ouvrages scientifiques (Proust ne se photocopie pas par tranches) et dont tout porte à penser qu'il assurera la survie. Parmi les signes qui l'attestent, on peut relever, par exemple dans le secteur du livre de poche, une amélioration très remarquable de la qualité paratextuelle des ouvrages proposés (reliures souples et solides, papier blanchi, typographie soignée, couvertures raffinées, préfaces et appareil critique assurés par des spécialistes de renom, vigilance philologique dans l'établissement des textes, etc.). Des premiers «Livres de poche» à la collection «Biblio» ou «Pluriel», le chemin parcouru est déjà long et pourra même, en se poursuivant à l'heure du «papier permanent», assurer la pérennité du texte sur page, de l'œuvre hors-écran. De façon plus générale, de tels signes permettent d'entrevoir un développement des collections littéraires haut de gamme, scellant toujours davantage l'alliance entre le luxe de l'objet et le prestige du texte.

Une autre raison incitant à l'optimisme tient au fait que la lecture du texte littéraire s'effectue dans une diversité de lieux dont certains ne se prêtent guère à la lecture sur écran. S'il existe bien des livres-cassettes pour automobilistes embouteillés, il paraît peu envisageable que le roman de l'été puisse se lire à la plage ou dans son bain sur Macintosh portable. L'ergonomie du livre, prolongement de la main, prothèse intellectuelle, lui donne

tout avantage, dans pareils lieux, sur des équipements dont la sophistication ne va pas sans contraintes techniques ni désagréments physiques (un Powerbook épuise ses piles et fatigue l'œil médusé de son utilisateur). Ces remarques ne surprendront que si l'on néglige de prendre en compte le fait que l'activité lectorale ne suppose pas seulement le rapport entre un œil et une page, mais entre un lecteur et un lieu de lecture. Une cartographie évolutive de ces lieux ne serait pas inutile pour interroger l'avenir du livre. Un monde, par exemple, où la voiture individuelle céderait la route aux transports en commun et où les villes, lieux de travail, se videraient encore plus au profit des banlieues-dortoirs favoriserait sans doute, pour une part, certaines pratiques de lecture d'évasion ou d'individualisation du sujet plongé dans le collectif en mouvement (si tant est que les TGV ou autres RER n'incrument pas des écrans-vidéos dans le dos des fauteuils...). Parce qu'il adhère à son support, qu'il colle au corps et qu'il s'accorde aux lieux de sa jouissance, le livre littéraire a toutes chances de connaître de nouveaux déploiements.

A condition cependant qu'il accepte de passer par l'épreuve de l'hybridation culturelle et technologique. La voie en est déjà tracée, nous l'avons vu, par les ouvrages pour la jeunesse de type interactif ou les livres didactiques explorant de manière inventive les possibilités offertes par le mariage du texte et de l'image (la collection «Découvertes» chez Gallimard en est un bon exemple). On pourrait croire que de telles initiatives ne sont qu'une exploitation des virtualités techniques de la page elle-même. Si l'on y regarde bien, il s'agit là, en réalité, d'une forme de transfiguration du livre passé au filtre de l'écran. Le montage en mosaïque, l'éclatement de l'espace-page, le contrepoint permanent entre le discours iconique et le discours verbal (l'un n'étant plus l'ancrage de l'autre) préfigurent peut-être d'autres «mutations» qui permettront au livre de relever le défi du Powerbook.

Cette hybridation technologique paraît d'autant plus prometteuse qu'elle s'accorde au feuilleté sociologique des publics contemporains. Aujourd'hui et demain plus encore, l'heure est et sera à l'hystérésis, au décalage entre capital scolaire et capital économique, entre âge et occupation, entre classe sociale et activité culturelle. A catégories flottantes, livres hybrides. Dans une société où les mobilités ne sont plus seulement verticales mais horizontales ou obliques; où les destins professionnels ne sont plus tant hérités et transmis que conquis, échangés ou abandonnés; où une vie peut suivre successivement, voire simultanément, plusieurs trajectoires, les publics perdent en effet leur ancienne homogénéité et sollicitent des biens culturels susceptibles de s'accorder à leur propre mosaïque ou de les accompagner dans leur évolution sinueuse. Au bout de cette logique s'annonce encore un autre fait de métissage, qui risque d'emporter ou de radicaliser tous les autres: la société ne sera bientôt plus occidentale ou orientale, elle sera ou non dans la contemporanéité³³, c'est-à-dire dans la coexistence, à l'échelle

planétaire, de plusieurs cultures liées par un rapport similaire à la modernité mais conservant néanmoins leur substrat spécifique. D'une telle coexistence peut surgir un nouveau rapport au Livre comme aux livres, rapport informé par différentes traditions religieuses, historiques et technologiques: les religions du Livre en contact avec les religions du corps³⁴, l'histoire explosive de l'Occident avec l'histoire implosive de l'Orient, le monde typographique de Gutenberg avec le monde idéographique de Confucius.

2.7. *Les rapports inédits entre l'objet, ses utilisateurs et ses lieux*

Face à une telle mobilité, les lieux farouchement immobiles comme le sont les bibliothèques publiques et les librairies traditionnelles paraissent faire obstacle à la circulation du livre reconfiguré. Nous n'avons pas en effet cessé, dans les pages qui précèdent, d'insister sur les relations liant lieux et livres, livres et lecteurs, lecteurs et champ social. Si quelque ombre menace le livre, elle est peut-être portée par des édifices institutionnels ou commerciaux aux fondations trop massives et aux ambitions trop passéistes. Le livre a probablement moins besoin d'une Très Grande Bibliothèque que d'une vaste ouverture sur un monde en transformation. Vouloir le protéger en le recueillant sous ses figures périmées ou en voie de l'être, revient à ne lui offrir pour avenir qu'une image de son passé. Le bibliophile est au texte et le bibliothécaire au livre ce que le taxidermiste est à l'animal en liberté: tous trois figent des formes vidées de leur substance. L'essor d'un «livre conquérant» ne passera certainement pas par la mise en place d'institutions lourdes qui le réifient et le sacralisent à la fois, mais s'effectuera plutôt au travers de rapports inédits entre l'objet, ses utilisateurs et ses lieux. Le libraire est, quant à lui, plus près du livre comme fait d'échange, de circulation et de communication. Aussi est-il bien placé pour potentialiser ses capacités de renaissance au contact d'un lectorat mobile. Le fait-il lorsqu'il s'en tient à gérer un espace de vente et à maintenir celui-ci dans des structures obsolètes: un lieu figé, simple comptoir de ventes, soumis par la mécanique de l'office aux exigences économiques de l'éditeur, avec les perpétuelles récriminations qu'elles suscitent? C'est en réagençant son lieu et ses rapports au lecteur – à l'instar des musées remodelant leurs relations aux visiteurs – qu'il serait en mesure de contribuer à une réinvention du livre lui-même. L'avenir est aux librairies à géométrie variable, pluri-fonctionnelles, ouvertes à l'événement, animées par un personnel à compétences relationnelles et intellectuelles multiples.

De quelque côté que l'on se range, tant parmi les adeptes d'une vision désenchantée que parmi les visionnaires exaltés, on court le risque de consentir à cette forme de démission que constitue la tentation conservatrice. Prédire à court terme la mort du livre prédispose à tous les réflexes de repli, de recueillement crispé, d'inventaire frileux des biens en voie de disparition. La bibliothèque tourne, selon l'expression d'André Robinet, au «bibliotaphé»: «C'est pour éviter au livre de rejoindre les grands cimetières des

civilisations ensevelies que l'on peut et que l'on doit porter attention à cet au-delà du livre qui retrouve sa condition instauratrice et conquérante». ³⁵ Cependant, prophétiser, façon Hugo ou Eco, le devenir-livre du monde ou le devenir-monde du livre pourrait porter à une sorte de quiétisme, de laisser-faire qui ne paraît pas sans danger. L'avenir du livre, pas plus que celui des hommes et de leurs institutions, ne se produit par génération spontanée, selon les directives inscrites dans quelque génome historique: il s'invente, il se construit dans un perpétuel jeu d'adaptation réciproque entre les potentialités de l'objet et les forces actualisatrices de son environnement. Ce jeu n'est pas sans règles, il exige chez ses acteurs une conscience critique du passé et des avènements, parfois interrompus, qui s'y sont dessinés.

Notes

1. Victor Hugo, «Abbas beati Martini», dans *Notre-Dame de Paris*, Livre V, chapitre 1, Paris, Le Livre de Poche, 1972, p. 222.
2. Victor Hugo, «Ceci tuera cela» (novembre 1830), *Op. cit.*, V, 2, p. 234.
3. *Loc. cit.*
4. *Op. cit.*, pp. 239-242.
5. Lettre à l'éditeur de *La Revue Européenne*, citée par Marshall McLuhan dans «Joyce, Mallarmé and the Press», dans *Sewanee Review*, hiver 1954, p. 38 [nous traduisons].
6. Henri-Jean Martin et Roger Chartier, *Histoire de l'édition française*, tome III, Paris, Promodis, 1985, p. 22.
7. Préface à *Mlle de Maupin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 58. Ce régime d'opposition/exclusion est appelé à régir jusqu'à nous le discours dominant sur la concurrence entre anciens et nouveaux médias, entre la Galaxie Gutenberg et la Galaxie Marconi: le journal tue le livre, la radio tue le journal, le cinéma tue le théâtre, la télévision tue le cinéma, le jeu vidéo tue la télévision – et ainsi de suite.
8. «Étalages» (1892), dans *Oeuvres*, Paris, Garnier, 1985, p. 288.
9. Voir sur ce point Frédéric Barbier, «Une production multipliée», dans *Histoire de l'édition française*, éd. citée, en particulier aux pp. 118-120.
10. «Le Livre, instrument spirituel», dans *Oeuvres*, éd. citée, p. 295.
11. Sur le rapport de Mallarmé aux médias modernes, voir la thèse de Pascal Durand, à soutenir fin 1992, *Vers une poétique de la communication. L'itinéraire de Mallarmé*, doctorat en Arts et Sciences de la Communication.
12. Texte publié en 1894 dans les *Annales politiques et littéraires*, cité par Claude Bellanger et al., *Histoire de la Presse*, tome III, Paris, PUF, p. 278.
13. Marshall McLuhan interviewé en 1969 par Eric Norden, dans *D'Œil à Œille. La nouvelle galaxie*, Paris, Denoël-Gonthier, 1977, pp. 46-47.
14. *Ibid.*, p. 95.
15. Voir M. McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1977, pp. 77.
16. *Ibid.*, p. 200. Voir aussi, sur ce point, *Counterblast*: «Les nouveaux médias ne sont pas des moyens de nous relier à l'ancien 'monde réel'. Ils sont le monde réel même et restructurent à volonté les restes de l'ancien monde.» (Montréal-Tours, Hurtubise-Mame, 1972, p. 52.)
17. Lorsque Umberto Eco soutient que «l'ordinateur est proustien» (*Nouvel Observateur*, n° 1406, octobre 1991, p. 26), il ne fait, dans la même logique, que penser une technologie à partir de la culture que cette technologie est censée généralement révoquer.

18. Christine Ferrand et Fabrice Piault, «Des stratégies frileuses pour 1992», dans *Livres Hebdo*, n° 1, 03-01-92, p. 45.
19. Art. cité, p. 46.
20. *Loc. cit.*
21. Thierry Gandillot, «Edition: la drôle de crise», dans «La Revanche de l'écrit», dossier du *Nouvel Observateur*, n° 1406, 17-23 octobre 1991, p. 15.
22. «La littérature en danger de mort», *Nouvel Observateur*, octobre 1991, dossier «La revanche de l'écrit», p. 18.
23. *Nouvel Observateur*, octobre 1991, dossier «La revanche des livres», p. 22.
24. *Loc. cit.*
25. *La civilisation vidéo-chrétienne*, Paris, Retz, 1990, p. 145.
26. *Ibid.*, p. 148.
27. *Ibid.*, p. 144.
28. Voir Marc Angenot: «Ce qui est apparu [...] avec la III^e République, c'est cette chose paradoxale: la prédominance du *livre vulgaire*. Ce sont les éditeurs mêmes de littérature canonique qui publient une pacotille sans nom de grivoiserie, de platitude, de niaiserie. Le digne-d'être-imprimé a subi une dévaluation.» (1889. *Un état du discours social*, Montréal, Le Préambule, coll. «L'Univers des discours», 1989, p. 783.)
29. En couverture d'un récent numéro de *Livres Hebdo* (n° 16, 17 avril 1992), un slogan des éditions Glénat vient de confirmer, trente ans après, que la barrière entre le livre et les albums de BD mettra longtemps à tomber: «Fin de l'apartheid: les BD sont des livres comme les autres».
30. Voir Lewis A. Coser et al, *Books. The Culture and Commerce of Publishing*, New York, Basic Books, 1982, en particulier au chapitre 10 «Books without authors»: «[«Non-books»] are not the creation of individual authors; they are much more like products manufactured on an assembly line.» (p. 260).
31. Remarquons, au passage, que le grand succès de ces ouvrages à scénario arborescent procède en partie de ce qu'ils constituent une sorte d'hybridation technologique entre le livre traditionnel (à texte fini) et les jeux-vidéo interactifs. Il est frappant, sous cet angle, de constater que les mutations les plus aventureuses et les plus prometteuses se produisent dans le secteur des ouvrages pour la jeunesse, sans doute moins tributaires d'une conception fétichiste de l'objet-livre et par vocation plus ouverts aux perspectives d'exploitation ludique (appelant une intervention active du lecteur-utilisateur). Ce secteur pourrait bien être, pour une large part, le laboratoire expérimental du livre à venir.
32. Voir «Escaping Flatland», dans *Envisioning Information*, Cheshire Connecticut, Graphic Press, 1990, pp. 12-35.
33. Voir, sur ce point, Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à l'anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
34. Roger Chartier réfléchit en ce sens dans «Une civilisation du livre», entretien publié par *Quantara. Magazine de l'Institut du Monde arabe* (n° 3, avril-juin 1992, pp. I-III).
35. André Robinet, «Sous le balisage électronique», dans *L'Arc*, n° 50 (Dossier «Gutenberg»), 1972, p. 73.

Pascal Durand est chargé de recherche au CELIC (Centre d'Etude du Livre Contemporain).

Yves Winkin est chargé de cours à l'Université de Liège.